Métamorphoses de l'esclave noire dans le roman antillais contemporain : corps et conscience comme lieux de pouvoir

Rocio Munguia Aguilar

Université de Strasbourg (France), Centre d'étude sur les représentations : idées, esthétique, littérature, EA 1337 (« Configurations littéraires »)

rocio.munguia.a@gmail.com

Résumé : Enchaîné, battu, humilié : le corps de la femme esclave apparaît souvent, dans le roman antillais francophone, comme un espace de violence, objet de la domination sexuelle exercée quotidiennement dans les sociétés de plantation. Soucieuse de briser les tabous liés à cette violence, la critique n'a pas cessé de s'intéresser à ces « géographies de la douleur » (Lionnet 1993), négligeant par-là même certaines voies par lesquelles les femmes esclaves cherchèrent à renverser ces rapports de force. L'examen de deux romans antillais contemporains – *Humus* (2006) de Fabienne Kanor et *Rosalie l'Infâme* (2003) d'Évelyne Trouillot – nous permet ainsi de déplacer la réflexion, en interrogeant non pas la brutalité dominante à l'époque coloniale, mais la manière dont la femme métamorphosa son corps et sa conscience – souvent associés à une certaine passivité et condition victimaire – en lieux de pouvoir.

Mots-clés : esclavage, femme esclave, corps, conscience, pouvoir, résistance.

« Seuls nos gestes de révolte sont réellement à nous. »

(Évelyne Trouillot, *Rosalie l'Infâme*)

S'interroger sur les représentations littéraires de l'esclave noire dans le roman antillais francophone c'est implicitement convoquer la question de la violence, consubstantielle à l'expérience historique de la traite et de l'esclavage colonial. Les épisodes de torture – physique et psychique –, tout comme les scènes de viol, traversent en effet la (quasi) totalité des productions caribéennes, très proches des archives, et engagées depuis plusieurs décennies dans une écriture hybride, où Histoire et fiction se confondent [1]. Or si depuis quelques années, l'insistance de la critique sur ces tourments a cherché

1. Parmi les œuvres adoptant cette démarche citons *L'Isolé soleil* (1981) de Daniel Maximin, *Moi, Tituba sorcière... Noire de Salem* (1986) de Maryse Condé, ou *Femmes des Antilles, traces et voix* (1998) co-écrit par la romancière Gisèle Pineau et l'historienne Marie Abraham.

à briser les tabous liés à cette violence [2], et à établir une métaphore de ces actes avec la brutalité esclavagiste qui aurait « violé l'inconscient de l'Antillais » (Mulot 2007, 518), certaines voies par lesquelles les femmes esclaves ont riposté et dont la littérature rend compte, restent toutefois à explorer.

L'examen de deux romans – *Rosalie l'Infâme* (2003) de la Haïtienne Évelyne Trouillot, et *Humus* (2006) de la Martiniquaise Fabienne Kanor [3] –, nous permet ainsi de déplacer la réflexion, en jetant une nouvelle lumière sur les stratégies de « détour » (Glissant 1981) par lesquelles les femmes firent de leur corps et de leur conscience des lieux de pouvoir. En nous détachant de l'intérêt communément porté sur ce que Françoise Lionnet appelle les « géographies de la douleur » (Lionnet 1993), à savoir les manifestations corporelles et symboliques de la domination exercée sur les femmes, notre ambition est de voir dans quelle mesure la lucidité des personnages féminins et la maîtrise de leurs corps et gestes, transgressa, voire retourna l'ordre établi, inébranlable en apparence.

1 Lucidité et insoumission : corps-esprits marrons

« [*C*]*olonisation = chosification* » : c'est par cette formule qu'Aimé Césaire condamnait dans son virulent *Discours sur le colonialisme*, l'entreprise de déshumanisation menée par les campagnes coloniales européennes entre le XV^{e} et le XX^{e} siècles (2011, 23) [4]. Cristallisée dans l'article 44 du Code noir qui déclarait les esclaves être des « biens-meubles », mais manifeste, au jour le jour, dans toute une série de dispositifs de domination déployés par le système esclavagiste [5], cette volonté de déposséder le colonisé de son humanité fut en effet l'une des expressions les plus violentes de l'ordre colonial. Attaque sur le plan physique et symbolique, cette agression trouva toutefois son contrepoint dans la lucidité du dominé, dont l'historiographie [6], mais aussi la littérature témoignent.

1.1 *Humus* de Fabienne Kanor : agir en toute conscience

En 2006, Fabienne Kanor publie *Humus*. Dans ce roman inspiré de faits rapportés en 1774 par Louis Mosnier, capitaine du bateau négrier *Le Soleil*, l'écrivaine d'origine martiniquaise propose les témoignages fictifs d'une dizaine de captives qui se sont jetées à la mer, « toutes ensemble et dans le même temps » (*H*, 11), pour éviter une vie d'asservissement. Outre sa composition hybride qui « mêle corporalité, oralité, mémoire et Histoire » (Francis 2016, 273), ce récit se distingue par sa narration polyphonique : chaque chapitre est pris en charge par l'une de ces femmes nommées selon son statut dans sa vie passée (l'esclave, la reine...) ou selon sa marque distinctive dans les baraquements (la muette, la vieille, la petite...), déployant une voix et une

2. Voir Chantal Kalisa, *Violence in Francophone African and Caribbean Woman's Literature*, Nebraska, University of Nebraska, 2009.

3. Pour alléger la lecture, dans le présent travail, nous utiliserons les abréviations « *H* » pour citer *Humus* et « *RI* » pour citer *Rosalie l'Infâme*.

4. Notons que depuis 2008, *Le Petit Robert* a inclus cette citation dans sa définition de « colonisation ».

5. Déracinement géographique et familial, marquage au fer, processus de vente-sélection-achat, dépossession identitaire et culturelle...

6. Fréderic Régent, Gilda Gonfier, Bruno Maillard, *Libres et sans fers. Paroles d'esclaves français*, Paris, Fayard, 2015 ; Dominique Rogers, *Voix d'esclaves. Antilles, Guyane et Louisiane françaises, XVIII^{e}-XIX^{e} siècles*, Paris, Karthala, 2015. Recueils de témoignages d'esclaves issus de procès judiciaires.

histoire singulières. Or, si les récits des captives portent la marque de la douleur liée à l'arrachement, à l'enfermement dans la cale et à la souillure de leurs corps, c'est dans la parole libérée et échangée dans le ventre du bateau, qu'elles retrouvent leur humanité niée, et où se tisse leur projet lucide d'évasion.

Les critiques consacrées à ce roman ont souvent vu dans le saut collectif des quatorze femmes esclaves rapporté par Mosnier « la dislocation ultime de leurs corps » (Aurélia 2012, 306). À la lumière de l'historiographie, on sait combien le suicide fut l'une des formes de résistance esclave dans l'époque coloniale. Or dans le texte de Kanor, ce n'est pas tellement l'idée de mort mais celle de fuite (« s'enfuir », 87, 111…) qui ressort dans le discours des captives : « Il faut fuir de ces sables mouvants où nous toutes disparaîtrons, avalées. » (*Ibid.*, 111.) Le recours au modalisateur « il faut », tout comme à un futur simple de certitude, « disparaîtrons », traduisent l'urgence, la nécessité impérieuse de leur acte pour se préserver. Dans son essai récent *Survivre à tout prix…*, le sociologue Jean-Michel Chaumont insiste d'ailleurs sur la longue et complexe rumination qui fonde un grand nombre d'actes extrêmes auxquels on recourt pour contrer une menace qui met en péril la vie ou l'honneur. Ainsi, loin d'être une « décision pathologique, irrationnelle » (Chaumont 2017, 285), le saut de ces femmes peut être lu comme le résultat d'un projet commun réfléchi pour *faire corps* face à la domination. Cela est particulièrement visible dans la genèse de la conjuration, menée par le personnage emblématique de l'Amazone.

Hérité de l'Antiquité, le mythe de l'Amazone est en effet réinvesti de manière exemplaire dans ce roman. En accordant à l'une de ses héroïnes cette identité guerrière, assortie d'un grand nombre de qualités dont le courage, l'éloquence et le sens de l'honneur, Kanor personnifie la lucidité et la force d'esprit par lesquelles certaines femmes parvinrent à résister, de bout en bout, à l'entreprise de déshumanisation :

> Une porte s'est ouverte et je me suis allongée au milieu de ces femmes […rassemblées] autour d'une seule et même douleur que je tentai de tromper à force d'histoires. Lorsque je sentis battre de nouveau les cœurs, je me décidai à parler pour de vrai. J'avais un plan, il était clair, aussi me levai-je pour l'exposer. […] Nous nous relèverons si nous sommes des hommes. Bientôt briserons ces fers qui insultent notre dignité (*H*, 87).

L'effort de « tromper » la douleur de ses « sœurs de chaîne », le « plan » qu'elle annonce comme s'il l'avait toujours habitée, tout comme le caractère limpide de son discours qui voit dans les chaînes le signe manifeste de leur avilissement, témoignent de l'esprit lucide de cette femme qui déclenche une prise de conscience collective dans la cale. Devenu « promesse », « pacte », au fil des réunions secrètes, le saut conjoint devient ainsi un marronnage du corps qui passe par un marronnage préalable de l'esprit. « La force retrouvée » par certaines « combattantes », dont parle Chaumont dans son livre, et qui pourraient être ici rapprochées des personnages de Kanor, « n'est [donc] pas puisée dans les profondeurs de cet instinct vital qui nous fait piétiner les autres, mais dans la solidarité qui nous fait marcher côte à côte, la tête haute » (2017, 335). Cet esprit solidaire, né dans la violence du traumatisme historique, transparaît

dans l'évocation du saut où le *je* se confond avec un *nous* collectif, le mot « ensemble » traduisant l'unité de corps et d'esprit qui encourage leur acte :

> J'ai.
> Je.
> Nous avons sauté.
> Ensemble. Nous avons.
> Sauté. Mer. Sautez !
> Nous.
> L'avons fait
> (*H*, 21).

Complices dans la cale et sur le pont, les femmes le demeurent dans la plantation comme le montre le roman *Rosalie l'Infâme* d'Évelyne Trouillot.

1.2 *Rosalie l'Infâme* d'Évelyne Trouillot : l'art du *détour*

Paru en 2003, deux cents ans après la proclamation de l'indépendance d'Haïti, *Rosalie l'Infâme* est un roman qui se distingue par l'intérêt qu'il porte à la spécificité féminine de l'expérience de l'esclavage et à la transmission transgénérationnelle de cette mémoire. Lisette, jeune esclave d'Habitation dans le Saint-Domingue du milieu du XVIII^{e} siècle, partage la case avec sa marraine Augustine, depuis la mort de sa grand-mère Charlotte. Ce sont ces deux figures qui, à travers leurs récits, mais aussi leurs enseignements quotidiens, vont accompagner la jeune femme dans sa quête d'une histoire familiale blessée et d'un processus d'affirmation de soi ; un parcours que la critique Marie Frémin analyse comme un processus de « désaliénation » (2016, 216), par lequel elle défie des présupposés liés à sa condition d'esclave-créole-*privilégiée*.

Définie par Jean-Philippe Omotunde comme le « viol d'un esprit » (cité dans Roch 2017, 134), l'aliénation fut – rappelons-le – l'un des effets les plus dévastateurs de la politique coloniale sur le colonisé. Or cette forme de violence, considérée aussi comme un « processus de soumission par lequel les dominés perc[evai]ent [voire intégraient] les lois dictées par les colonisateurs européens comme légitimes et naturelles » (Roch 2017, 133), atteignit souvent de manière plus ostensible les esclaves domestiques, en raison de leur proximité avec les maîtres. Dans *Rosalie l'Infâme*, cela ressort clairement dans une anecdote restituée par Lisette où, dans son enfance, elle déclarait avec grande naturalité, voire avec une certaine complaisance, être « la négresse à Sarah » (*RI*, 12), la fille des maîtres. L'auto-identification de cette fille comme étant la propriété d'un tiers recèle en effet l'incorporation de la pensée dominante pour laquelle l'esclave ne se possède pas lui-même et peut donc être vendu, prêté, loué, hérité, offert. Cette aliénation, qui prive Lisette de sa « vraie nature » (Roch 2017, 134) dans son enfance, et qui se manifestera également dans sa convoitise de la « précieuse robe » de Sarah, puis dans la « joie », le « bonheur », la « gratitude » qu'elle éprouve lorsque sa jeune maîtresse lui en fit cadeau (*RI*, 84), est toutefois remise en cause par les gestes et paroles de sa grand-mère. Munie de la conscience prophétique qui caractérise la figure de l'aïeule dans l'imaginaire antillais, Grann Charlotte déconstruit les acquis de la jeune fille, en clamant : « Les femmes arada n'appartiennent à personne. » (*Ibid.*,

12.) La prise de conscience progressive de Lisette qui se fait au rythme des *leçons* de sa grand-mère et de sa marraine, se traduira ainsi par la mise en place, toute aussi graduelle, d'une série de « détours », compris ici dans le sens glissantien, à savoir des pratiques qui « mèn[ent] quelque part » par la « ruse » et le « camouflage » (1997, 48-51).

Pour Jean-Michel Chaumont, « la ruse : l'art de la simulation et de la dissimulation est partie intégrante et constitutive de l'éducation à la servilité. Par des voies détournées, il permet d'obtenir des résultats indéniables » (2017, 331-332), souligne-t-il. Ce même constat est d'ailleurs fait, depuis quelques années, par une historiographie soucieuse d'explorer les différentes marges d'action conquises par les esclaves pour sortir de manière partielle ou totale de leur condition. Inscrits dans une longue tradition de marronnage, des hommes mais aussi des femmes contestèrent en effet « la mentalité passive de la fatalité et de la victimisation, ces maux subséquents du colonialisme » (Grépat 2013, 176), par la mise en place de pratiques délibérées de sabotage, espionnage ou simulation, que les romancières antillaises revisitent par la fiction.

Chez l'héroïne d'Évelyne Trouillot, la résistance passe surtout par une dissociation corps-esprit. En apprenant à jouer la « comédie de la docilité » (*RI*, 11), en perfectionnant son « masque de créole avenante » (*ibid.*, 47), Lisette cache son « vrai regard » (*ibid.*, 15) et donc son « vrai combat » (Chaumont 2017, 264). Si le rôle de Charlotte et Augustine avait été d'éveiller la conscience de la jeune fille pour qu'elle « pass[e] à l'acte » (Glissant 1997, 56) [7], ce fut Gracieuse, la favorite des maîtres, qui lui apprit l'importance de dissocier sa pensée de ses actes : « Si l'on peut voir aussi clairement sur ton visage les couleurs de ton âme, tu dévoiles tes armes et ta force. » (*RI*, 74-75.) Face à « l'impossibilité d'un affrontement synchronique *et* à armes égales » (Dorlin 2017, 35) l'esclave détourna la maîtrise de ses gestes à son avantage. Le rôle d'informatrice que Lisette revêt auprès des esclaves marrons témoigne de cette métamorphose de son corps en lieu de pouvoir :

> Sans que mon visage trahisse mes pensées, je suis les moindres paroles que se disent les maîtres et leurs amis. [...] Invisible à leurs yeux, je les épie avec la même efficacité avec laquelle je les sers. D'ailleurs, tous les esclaves de la grande case ont, comme moi, appris l'art de récolter les informations (*RI*, 106).

Comme dans le cas des héroïnes de Kanor, c'est le marronnage d'esprit de Lisette qui la mène à terme à un marronnage physique – sa fuite de la plantation qui clôt le roman –, accomplissant par-là la « coupure radicale », « le point extrême du Détour », dont Glissant parle (1997, 56).

2 Sexualité, survie et promotion sociale : résister par *son* corps

« Convoité, négocié, violenté et sans cesse désacralisé par le colonisateur », le corps du colonisé – nous dit la critique Dominique Aurélia – c'est l'espace « où se lisent toutes

7. Pour Édouard Glissant « *passer à l'acte* ne signifie pas seulement se battre, revendiquer, déployer la parole contestante, mais assumer à fond *la coupure radicale* », *Le Discours antillais,* Seuil, 1981, p. 56.

les blessures et les meurtrissures » (citée dans Roch 2017, 134). Chez la femme esclave, cette désacralisation passe surtout par la dépossession sexuelle du corps féminin qui, dans le pont d'un bateau, dans l'habitation du maître, ou dans les champs de canne, devient un objet de plaisir et une machine de reproduction. Or, bien que fondée sur une réalité historique, la représentation de cette violence a souvent mis la femme dans un rôle de victime laissée « face à son destin » (Mulot 2007, 521), évacuant par là des stratégies de résistance subtiles, mises en place par « des négresses qui avaient intérêt à trouver des issues face au système esclavagiste » (*ibid.*, 519). À la lumière des deux romans étudiés dans ce travail, nous voudrions donc explorer ces autres scénarios, tout aussi documentés, où le corps féminin n'est pas martyr, mais détourné comme moyen de survie, de promotion sociale, voire de révolte.

2.1 Sexualité et survie : le cas de « la Blanche »

Porteur, dès son *nom*, du stigmate de la « trahison », de sa concomitance avec le marin auquel elle se lie dans le bateau, le personnage de la Blanche imaginé par Fabienne Kanor est sans doute l'un des plus ambigus de son récit. Placé juste après le chapitre consacré à l'Amazone, le portrait de cette femme, aliénée en apparence, surprend par son opposition à celui de la guerrière rebelle présenté plus tôt, tout en ouvrant à de nouvelles interrogations sur les jugements portés à l'égard de ceux et de celles qui choisirent de faire face au système esclavagiste *autrement*. Dès l'ouverture de son récit, la Blanche fait preuve d'une grande lucidité dans son discours : « Un homme qui vit est un homme qui risque. Et moi, la Blanche, j'ai décidé de ne pas mourir [...]. [J]e me suis mise à fréquenter le marin. » (*H*, 97.) Par la construction emphatique de la phrase – à travers le recours au pronom tonique et à l'auto-désignation du personnage –, tout comme par l'utilisation de la voix pronominale « se mettre à » – qui témoigne d'un *sujet actif* qui va en même temps *subir* l'action –, Kanor nous présente un personnage rationnel qui assume pleinement son choix de survie et donc sa « trahison ».

Dans son article sur le mythe du viol fondateur aux Antilles françaises, Stéphanie Mulot rappelle que, dans ces sociétés, « la femme désireuse du maître apparaît comme une abominable traîtresse ; elle abandonne son groupe d'appartenance, renie ses origines et rompt avec l'Afrique » (2007, 519). En choisissant d'aller « chez les Blancs » tous les soirs pour offrir au marin sa « joie » (*H*, 98), en se « laiss[ant] faire » (*ibid.*, 99), cette femme devenait l'une de ces traîtresses, jugée et condamnée par ses paires « [j]usqu'à la fin » (*ibid.*, 100). Or, loin de faire le procès de cette femme, Kanor réussit, par une série de nuances, à montrer la complexité de ces actes par lesquels les esclaves détournaient leur sexualité, convoitée par le marin et le colon, à leur faveur :

> [Le Blanc] m'avait fait la chose puis m'avait nourrie, le soir même dans la chambre. C'était bon, presque trop, mais j'en voulais encore. Avoir le ventre plein jusqu'au matin, ne plus jamais ressentir la faim. En mangeant, j'effaçais en moi la souillure. J'étais la Blanche. Pas comme les autres. Captive à moitié. (*Id.*)

La satisfaction d'un besoin vital – se nourrir –, devenait ainsi pour cette femme une source de libération suffisamment puissante pour qu'elle choisisse de mettre en place une stratégie de séduction. Étroitement liée à la notion de pouvoir, la séduction que

la Blanche opère sur le marin se lit ainsi comme une ruse par laquelle elle détourne – même si ce n'est que partiellement – l'emprise absolue de l'homme blanc sur la femme esclave, en même temps qu'elle montre une nature « profondément humaine, faite de grandes petitesses et de paradoxes ordinaires » (Kanor dans Herbeck 2013, 970).

2.2 Sexualité et promotion sociale : le cas de la « Cocotte »

À l'instar de Kanor qui, par le portrait de la Blanche, choisit de sortir des schémas dichotomiques de l'esclave victime / héros, « d'éviter le pathos [et] d'esquisser des personnages tout en nuances dont les histoires ne sont pas seulement bonnes à faire pleurer » (*id.*), Évelyne Trouillot nous présente le personnage, tout aussi complexe de Gracieuse, la « Cocotte ». Cette esclave domestique qui, comme bien d'autres favorites, « joui[t] d'un traitement privilégié au sein de l'Habitation au prix de [son] corps » (Frémin 2016, 211), incarne en effet une forme particulière d'« enfer » choisie par des femmes pour « éviter les champs de cannes à sucre et les chaudières de sucre bouillant » (*RI*, 102). Le pouvoir détenu par le colon tout comme les possibilités qu'il représente pour les esclaves (amélioration des conditions quotidiennes de vie, notamment par leur promotion au sein de la hiérarchie des asservis, voire possibilité d'affranchissement à terme) a en effet mené des femmes à « fai[re] un pacte avec [leur] corps » (*ibid.*, 38) pour tenter des renverser ces rapports de force. Or, c'est à travers le regard naïf de Lisette qui s'interroge sur le comportement « étrange » de Gracieuse qu'un tout autre visage de cette esclave nous est dévoilé :

> En me préparant à quitter la grande case, ce soir-là, j'aperçois Gracieuse qui referme la porte de la chambre des maîtres. Tant des fois, je l'ai vue faire ce geste, à plusieurs moments de la journée [...], toujours après un cadeau ou une faveur. Elle ne m'a pas encore aperçue [...]. Mélange de désolation, de colère et de haine, sa détresse en furie arrive jusqu'à moi et m'accapare (*ibid.*, 59-60).

Contrepoint des mouvements légers, voire hautains, que Gracieuse affiche devant ses paires, cette scène témoigne de ce que Jean-Michel Chaumont appelle « le coût psycho-moral de la ruse » (2017, 319) et nous invite donc à relativiser le jugement porté sur ces femmes pour qui « [l]es choses ne sont pas [aus]si simples » (*RI*, 12) qu'elles le semblent. Alors que par ses choix, Gracieuse cherchait à préserver sa place privilégiée dans l'Habitation, la démarche de Louise, une autre esclave domestique, allait plus loin. Négresse nago, « [e]lle a juré qu'elle ne mettrait au monde que des enfants ayant une chance de vivre sans que leurs jours soient broyés dans les champs de canne à sucre » (*ibid.*, 75). Ses « projets de progéniture à la peau claire » (*id.*) font ainsi du métissage – et donc de la sexualité même de l'esclave – un « principe de promotion, de reproduction, de survie » (Mulot 2007, 519), notamment pour ses enfants vendus à un prix plus élevé contre la promesse d'affranchissement.

Sans vouloir « magnifier ni "gonfler" [leurs] personnages » (Kanor dans Herbeck 2013, 970), les projets littéraires de Kanor et de Trouillot se rejoignent ainsi dans leur intention de revendiquer des formes alternatives par lesquelles les femmes esclaves ont riposté aux dispositifs quotidiens de domination. Par la réappropriation de leurs corps

et de leurs esprits qu'elles métamorphosent à leur profit [8], les personnages féminins de ces romans mettent en cause les visions simplistes qui réduisent la femme à une proie sexuelle sans défense, en même temps qu'ils montrent la complexité de leurs actes et des rapports de pouvoir noués à l'intérieur des bateaux négriers et de l'univers des plantations.

Bibliographie

Aurellia, Dominique, « Dislocations textuelles et reconfigurations identitaires dans *Humus* de Fabienne Kanor », *Archipélies*, vol. 3-4, 2012, p. 303-312.

Césaire, Aimé, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence Africaine, 2011 [1950].

Chaumont, Jean-Michel, *Survivre à tout prix. Essai sur l'honneur, la résistance et le salut de nos âmes*, Paris, La Découverte, 2017.

Dorlin, Elsa, *Se défendre. Une philosophie de la violence*, Paris, La Découverte, coll. « Zones », 2017.

Francis, Gladys, « Entretien avec Fabienne Kanor, "l'Ante-llaise par excellence" : Sexualité, corporalité, diaspora et créolité », *French Forum*, vol. 41, n° 3, 2016, p. 273-288.

Frémin, Marie, « Esclavage, mythe fondateur et littérature en Haïti dans *Rosalie l'Infâme* d'Évelyne Trouillot », dans Christiane Chaulet Achour (dir.), *Esclavages et littérature. Représentations francophones*, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 203-221.

Glissant, Édouard, *Le Discours antillais*, Paris, Éditions du Seuil, 1997 [1981].

Grépat-Michel, Nicole, « Marie-Célie Agnant : Haïti et l'image de la mauvaise mère », dans Sylvie Brodziak (dir.), *Haïti, enjeux d'écriture*, Paris, Presses Universitaires Vincennes, 2013, p. 167-178.

Herbeck, Jason, « Entretien avec Fabienne Kanor », *The French Review*, vol. 86, n° 5, 2013, p. 964-976.

Kanor, Fabienne, *Humus*, Paris, Gallimard, coll. « Continents noirs », 2006.

Lionnet, Françoise, « Geographies of Pain : Captive Bodies and Violent Acts in the Fictions of Myriam Warner-Vieyra, Gayl Jones, and Bessie Head », *Callaloo*, vol. 16, n° 1, 1993, p. 132-152.

Mulot, Stéphanie, « Le mythe du viol fondateur aux Antilles françaises », *Ethnologie française*, vol. 37, n° 3, 2007, p. 517-524.

Roch, Alexandra, *Le marronnage dans la littérature caribéenne*, Paris, L'Harmattan, 2017.

Trouillot, Évelyne, *Rosalie l'Infâme*, Paris, Éd. Dapper, 2003.

8. L'épanouissement sexuel de Lisette (visible dans ses rencontres clandestines avec son amant), tout comme les thématiques de la maternité et de l'infanticide présentes dans ces romans, constituent d'autres pistes à creuser dans ce même sens.